1re ANNÉE. — No 7. 40 CENTIMES LE NUMÉRO 11 Juin 1882.

L'ESPRIT

JOURNAL SPIRITUALISTE

Paraissant toutes les Semaines

RÉDACTEUR EN CHEF
J. DE CORADDA

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ABONNEMENTS:

Trois Mois . . . . . . 5 francs
Six Mois. . . . . . . 8 —
Un An . . . . 15 —



ADMINISTRATEUR
ALPHONSE MOMAS

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ANNONCES:

La ligne. . . . . 2 francs
Réclames. . . . . . . 3 —

L'âme survit au corps; nous pouvons, dès ce monde, communiquer avec les êtres que nous avons perdus, que nous avons aimés, et qui nous ont aimés.

SOMMAIRE

—

LE SPIRITUALISME

—

Le Néant des Grandeurs.

A quoi te servent, ô homme de peu de foi, tous les tourments que tu te donnes pour t'élever au-dessus de tes semblables?

A quoi te servent et les titres, et le faste dont tu aimes à t'entourer?

Et les richesses que tu entasses, à quoi te serviront-elles?

Emporteras-tu quelque chose de tout ton brillant superflu, lorsque tu quitteras ce monde? Tout ce qui est de la terre retourne ou reste à la terre : *l'esprit* ne saurait qu'en faire, dans les mondes qui l'attendent à sa délivrance du corps.

Tout ce dont tu es si fier ne t'accompagnera pas; tu laisseras tout ici-bas.

A quoi serviraient des Châteaux, dans un lieu où il n'y a pas de Chaumières pour en faire ressortir la splendeur?

Et des salons éblouissants de richesses, dans un lieu où il n'y a pas de pauvres familles manquant du nécessaire et n'ayant pas même de taudis pour s'abriter?

A quoi serviraient l'or, les bijoux, les habits somptueux, dans un lieu où ceux à qui on a refusé l'aumône sont plus riches que les plus riches de la terre? En *mourant*, on n'emporte ni son or, ni ses bijoux, ni rien de ce qui fait tant de mal ici-bas.

Sais-tu, homme, ce que tu emporteras? Si tu as été bon, généreux, compatissant: les bénédictions de ceux que tu précéderas dans la tombe, et qui te rejoindront là-haut; toutes les larmes que tu auras séchées, tu les verras transformées pour toi en perles fines d'une pureté merveilleuse: les douleurs que tu auras soulagées seront des fruits d'une délicatesse exquise, dont tu ne seras jamais rassasié!

Les aumônes que tu auras faites et même celles que tu auras voulu faire, te constitueront un trésor inestimable et inépuisable.

Ainsi, tu auras la richesse: ainsi, tu auras la grandeur.

Mais, si tu n'as point séché de larmes, toutes celles que tu aurais dû tarir seront des cailloux aigus, dont ta route sera couverte.

Si tu as fait pleurer, partout tu rencontreras des épines, et tu auras à les tresser en couronne pour t'en ceindre le front.

Les douleurs que tu n'auras pas soulagées seront des ronces qui déchireront ton être.

L'aumône que tu n'auras pas faite te condamnera à la pauvreté, et tu mandieras à ton tour.

Ceux que tu auras dédaignés ou méprisés seront ceux que tu imploreras; ils posséderont la puissance et les richesses.

Ah! fuis la vanité! toi à qui Dieu a donné les biens de ce monde!...

Combats l'orgueil, toi qui es né dans le luxe!

En te donnant la fortune, Dieu t'a donné pour mission d'être ici-bas la Providence des malheureux. Tous les hommes sont tes égaux, et, plus ils sont pauvres, plus tu dois les aimer et les aider.

Ne regarde pas les haillons dont ils sont couverts! Fais tous tes efforts pour mériter le bonheur dans l'Eternité, comme ils l'auront: les souffrances et les misères de ce monde, courageusement supportées, ouvrent les triomphes de l'esprit,

Réfléchis sur les sources de la fortune dont tu jouis, et il te sera facile d'y découvrir des causes providentielles. Tout ce qui vient de la Providence appartient à tous! La fortune n'est accordée à l'homme que comme moyen d'épreuve ou comme récompense, son bon usage la garantit dans ce monde et dans l'autre, tous les hommes y ont plus ou moins droit.

Il t'est facile de te convaincre toi-même de cette vérité. Adresse-toi les questions suivantes:

— Pourquoi suis-je né riche...?

— Qu'avais-je fait, avant de naitre, pour mériter cette faveur...?

— Suis-je d'une matière plus excellente que le mendiant qui me demande l'aumône.. ?

Pense à tout celà...! Et tu comprendras que les biens trouvés dans le berceau n'étant ni le fruit de ton labeur, ni la récompense de tes mérites personnels, tu as une mission de protection à remplir, à laquelle tu ne saurais te soustraire; riche dans ce monde et accomplissant les devoirs que t'impose ta richesse, tu trouveras dans l'Eternité des trésors cent fois plus considérables que ceux que tu auras laissés sur terre.

S'il n'y avait pas de causes déterminantes à la richesse, où serait la justice? Pourquoi l'un naîtrait-il avec tous les avantages matériels, et l'autre, avec toutes les misères ..?

Y a-t-il un Dieu pour le riche et un Dieu pour le pauvre...? Le riche et le pauvre n'obéissent-ils pas aux mêmes lois? Le soleil de l'un est-il plus brillant que le soleil de l'autre? La marche du temps n'est-elle pas la même pour tous deux? N'éprouvent-ils pas les mêmes besoins?

L'un et l'autre ont leur utilité. Ensemble ils collaborent, par des moyens différents, à l'harmonie universelle, l'un dirigeant et donnant; l'autre, travaillant et recevant; tous deux marchant au même but: Dieu.

Riche! sois humain! Pauvre! sois juste! Egaux devant Dieu, tous deux ses enfants, vous vous devez l'un à l'autre. Soyez frères sur cette terre. Aimez-vous! les causes de conflits disparaîtront et vos enfants, plus heureux, vivront à l'âge d'or: Quand, pour vous, l'heure sera venue, d'aller dans d'autres mondes continuer la série de vos existences, vous trouverez d'autant plus de facilité a progresser et à être heureux, que vous aurez mieux accompli votre mission qui est pour l'un la commisération vis-à-vis les souffrants; pour l'autre, le travail et le développement de ses qualités instinctives.

Signé: *Je fus! Je suis!!!*

—

Communication obtenue par notre ami M. G.

Mon bon ami et bien cher fils. Par le Dieu Tout-Puissant, Notre Père et Seigneur, qui dans sa miséricorde infinie, a daigné jeter sur moi, le plus humble et le plus indigne de ses serviteurs, un regard de pitié, et me placer parmi les messagers de sa volonté Divine; je te bénis et, en toi, tous tes parents, tes amis, tes collaborateurs, et tous ceux qui cherchent la vérité.

La vérité! mot sublime! parole bénie! Divin dictame, par qui les hommes verront Dieu, l'aimeront, l'adoreront, et le serviront. Souffle fécond et puissant du Grand Tout, qui vient régénérer l'humanité défaillante, et l'arracher au désarroi qui la fait se débattre sans fruits, dans un cercle vicié. Ce qui a été prédit doit s'accomplir, et les temps sont venus.

La mission que Dieu a bien voulu me confier, me fait mieux comprendre encore toute ma faiblesse et toute mon impuissance: L'infime des infimes n'a ni l'éloquence, ni la haute sagesse de ses glorieux maîtres: Mon esprit dégagé de la matière n'a pas encore acquis l'élévation à laquelle il aspire: Seul son amour de Dieu et des hommes peut le soutenir dans sa tâche.

Que tous ceux qui ont une mission spiritualiste prépondérante à remplir, veuillent bien méditer sans cesse, ces sublimes paroles du Christ: — *Aimez-vous les uns les autres.* Saint-Mathieu les a répétées bien souvent, durant son long apostolat, et son esprit n'a pas cessé de les redire aux générations:

Aimez-vous les uns les autres.

Ces paroles sont le secret de la vraie charité.

Ne sommes-nous pas tous enfants de Dieu. Est-il un homme parmi les hommes qui ait une origine différente? — Non! le principe est un, et immuable, le but est fatal. Principe et but sont l'œuvre de Dieu.

Est-ce qu'entre frères, nés du même père et de la même mère, on ne s'aime pas? Est-ce que l'on ne partage pas la douleur de l'un et la gloire de l'autre? — Il y a malheureusement des exceptions, mais ce ne sont que des cas produits par l'égoïsme, et qui sont plus superficiels que réels; tel qui, en apparence, n'aime pas son frère, souffrirait intérieurement du mal qui lui arriverait, et, le plus souvent, le protégerait malgré sa feinte inimitié.

Eh bien, puisque tous les hommes sont frères, peuvent-ils ne pas s'aimer? Ce sentiment est tellement vrai et indestructible, que chaque jour en fournit des preuves nouvelles, affirmant qu'il existe dans le cœur de tous les hommes.

En effet, quel est l'homme qui ne s'élance pas au secours d'un de ses semblables en danger? L'homme calcule-t-il, à ce moment, s'il joue sa propre existence? — Non! Il ne voit qu'un de ses frères en péril, et il veut le sauver à tout prix: il entend une voix mystérieuse qui lui murmure: « Ton frère est menacé! » Il court pour le protéger. N'est-ce pas une preuve irréfutable de l'affinité des âmes?

Donc, en nous aimant les uns les autres, vivants ou morts, incarnés ou désincarnés, nous ne faisons qu'accomplir un devoir naturel: ne cherchons jamais à nous exonérer des charges imposées par ce devoir sacré.

La pratique de ces paroles divines conduit notre esprit à Dieu. Ne pas les pratiquer nous en éloigne.

C'est pour éviter ce malheur que, de tout temps, le Créateur a dirigé sur quelques-uns un rayon de la flamme divine, les désignant ainsi pour l'apostolat.

L'Apostolat, mon cher ami, est la plus haute mission qu'un homme puisse désirer sur cette terre. C'est être inondé de l'Esprit de Dieu. C'est être investi par Lui d'une autorité très considérable, qui permet de parler en Son Nom aux autres hommes et, par le flambeau qui brûle en soi, de les éclairer dans le dédale de la vie humaine: c'est porter en soi, la vérité, et être délégué pour la répandre sur cette terre, afin que ceux qui l'ont oubliée, viennent de nouveau réchauffer leur cœur engourdi, à sa Divine Puissance.

C'est être placé, dès sa vie terrestre, entre le ciel et la terre! entre Dieu et les hommes.

C'est être le berger, bien souvent méconnu, du grand troupeau humain, qu'il faut ramener au bercail de la Grâce.

C'est enfin: Aimer d'un même amour tous les hommes, sans distinction de classe ni de position.

Oui! l'Apostolat est une grande et sainte mission: pour la bien remplir il faut s'en bien pénétrer, être simple et digne, patient et ferme, humble et persévérant, n'avoir en vue que le bonheur de tous.

Un Apôtre ne repousse personne: il s'adresse à tous. Les plus pervers entre les hommes ont besoin de tous ses soins pour être ramenés dans la voie du bien. Chargé d'enseigner, il doit avant toutes choses s'instruire, recevoir les conseils qui lui sont donnés, les examiner tous, pour mettre en pratique ceux qui lui paraissent le mériter, rejeter ceux qui sont perfides, et, rechercher la vérité par tous les moyens, afin de répandre à profusion, la lumière autour de lui: plus la tâche est ardue, plus il a à se montrer ardent, et convaincu. Aucune suggestion ne doit avoir prise sur son esprit.

Les communications incessantes des Esprits avec les mortels, adoucissent la tâche des Apôtres de Dieu: mais, ils ont encore beaucoup à lutter pour inculquer la doctrine spirite, et la faire aimer, dépouillée de tous les artifices, dont de faux croyants l'affublent. Elle est pure! Elle est vraie! Tout le monde l'aimera! Ceux qui aujourd'hui la combattent, l'enseigneront avec ferveur: mais il faut accorder le temps nécessaire, il serait imprudent de nier aujourd'hui, et sans préparation aucune, ce que l'on affirmait hier, ce serait précipiter le monde, dans le chaos.

Il y a des erreurs nécessaires, qu'il serait très-mal de laisser s'aggraver, il est cependant très-difficile de les détruire du jour au lendemain.

L'apostolat a pour objet de sauver les hommes et non de les perdre.

Une personne qui à vécu longtemps dans l'obscurité, ne peut supporter la lumière, sans y être préparée par une sage progression de clarté, permettant à ses organes d'acquérir la force voulue. Il en serait de même des hommes dans le cas qui nous occupe, toute chose a son temps.

La Parole de Vérité sera entendue: puis discutée, et enfin, comprise. Ceux qui la repoussent l'accueilleront avec reconnaissance, et, regretteront de n'avoir pas été les premiers à l'enseigner au monde.

Que les hommes ne s'aigrissent pas les uns contre les autres. Le spiritisme, n'appartient qu'à Dieu: et tous y ont également droit.

Qu'on ne mette donc pas à l'index des hommes qui, n'étant pas initiés à ce nouveau prodige, le combattent de bonne foi: il faut craindre, plutôt, que les spirites, insuffisamment instruits dans cette doctrine, au lieu d'amour y apportent des passions; les paroles du Christ leur seraient appliquées. « Les premiers seront les derniers ».

CART, Evêque de Nîmes.

4 Juin, 1882.

—

Communication d'Allan Kardec obtenue le 18 mai 1882.

—

Médium: Mme Delanne.

Depuis quelque temps j'étais avec vous, heureux de vous voir décidés à reprendre vaillamment votre rôle propagateur de la foi spirite.

La doctrine a pour ainsi dire sommeillé depuis mon départ. Il était impossible qu'il en fût autrement, ma disparition subite ne m'ayant pas donné le temps d'accomplir les projets que j'avais faits et qui eussent permis à une collectivité homogène de continuer l'œuvre commencée. Ensuite les malheurs qui sont venus fondre sur notre chère patrie avaient obligé chacun à travailler matériellement au relèvement de sa propre situation et à celui de notre cher pays. Car il faut bien l'avouer, la majeure partie des spirites, chez nous, étant comme les premiers apôtres, sans fortune, leur premier devoir est de subvenir aux besoins de la vie quotidienne de leur famille.

C'est un devoir auquel nul n'a le droit de se soustraire. Le travail est une loi imposée à l'homme par le Créateur, il importe de l'accomplir.

Il était donc préférable pour le spiritisme qu'il continuât à se répandre dans les familles sans éclat, plutôt que d'être détourné de sa voie véritable qui est *l'étude des faits et la constatation des manifestations des désincarnés qui ont vécu sur la terre.*

Ne craignez pas de les appeler, quelques grands qu'ils puissent vous paraître et quel que soit le rôle qu'ils aient rempli ici bas; plus ils sont avancés, plus il leur est facile de se rendre à votre appel; l'enveloppe périspritale de l'esprit ayant été baignée dans le fluide ambiant de la planète, conserve en elle éternellement la faculté d'aller partout où le souvenir l'appelle et surtout lorsque cet esprit a rempli un rôle de missionnaire dans l'un de ces mondes où il est desiré. Plus l'esprit est élevé plus il lui est facile de franchir les espaces. L'esprit peut parcourir tous les mondes sur les quels il a vécu, avec autant de facilité que pour vous d'aller d'un pays à un autre, sans

que vous soyez obligés de laisser une partie de vous-même en route ; si, par exemple, vous vous transportez en voyage du nord au midi, vous quitterez un vêtement chaud pour en revêtir un frais, vous vous conformerez en cela au milieu dans lequel vous vous trouverez et rien ne pourra s'opposer à votre transformation passagère, si vous avez été prévoyant. Il en est de même des esprits supérieurs, — ayant acquis la toute-puissance sur la matière, ils la transforment à leur guise sans qu'aucune loi s'y oppose. — Qui dit esprit supérieur dit humilité, amour et charité. Exemple : le Christ venant s'incarner dans une famille humble et pauvre. Il avait ses raisons. C'était afin de nous montrer que nous ne devons pas craindre de l'appeler à nous, puisque c'était le milieu qu'il avait préféré. Ne craignez donc pas d'appeler tous ceux pour les quels vous avez une grande sympathie. Ils se rendront toujours avec bonheur à vos appels.

Je suis heureux du réveil qui s'opère et je dois vous dire que je n'y suis pas étranger ; pas plus qu'à la nouvelle connaissance que vous avez faite de ces chers amis, qui sont remplis de bonne volonté et qui feront tout leur possible pour mener l'œuvre à bonne fin. Mais ils ont besoin d'être aidés et secondés.

Il est du devoir de tout spirite sincère *d'empêcher que la doctrine soit détournée de sa voie véritable*; aussi, mes bons amis, je compte sur vous. Je sais combien vous aimez notre chère philosophie et quel désir sincère vous avez de la voir triompher ; c'est pourquoi je vous dis ces choses ; ce sont des conseils d'amis que je vous donne, sachant que je vous ferai plaisir, et que vous vous efforcerez de travailler à l'œuvre régénératrice à laquelle je me suis dévoué. Sublime mission que celle d'enseigner à ses frères le chemin du bonheur qui est celui, comme le disait le Christ « de la vie éternelle.

Reprenez donc courageusement la lutte, plus vous travaillerez pour les autres, plus il vous sera donné pour vous-mêmes.

On ne juge sûrement une cause que lorsque on l'a bien étudiée et que l'on s'est identifié avec elle. Il en est de même du travail. Pour en connaître les lois il faut travailler soi-même, si l'on veut raisonner justement et aider à résoudre la plus grande question du siècle qui est l'entente du travail et du capital.

Ah ! si les hommes préposés à la marche du progrès avaient voulu s'occuper sérieusement du spiritisme, quel puissant lévier ils auraient entre les mains.

Le chapitre des responsabilités est seul capable de bien faire comprendre aux travailleurs et aux malheureux qu'ils sont égaux aux puissants, mais que ce n'est qu'a eux-mêmes qu'ils doivent la situation momentanée qu'ils occupent, situation qu'ils peuvent améliorer facilement le jour où ils comprendront les lois de la réincarnation. Travaillez donc sans relâche et avec courage à l'édifice social et moral de notre doctrine ; les moyens vous en seront donnés. Le moment est venu, l'occasion se présente aujourd'hui ; aidez-là, chers amis, de tout votre pouvoir ; appelez-nous. Organisez-vous en comité. Lisez, relisez, commentez tous les faits qui vous sont soumis et gardez-vous bien d'être absolus sur aucun autre point que ceux fondamentaux aux manifestations et à la réincarnation. N'avancez les faits que sous toute réserve. En un mot faites comme j'ai fait. Vous m'avez vu à l'œuvre.

ALLAN KARDEC.

—

Communication obtenue par notre ami M. G.

La Liberté nous vient de Dieu. Il l'a voulue pour tous en donnant à l'esprit son libre arbitre.

Mais, est-elle bien comprise ?

Ne sert-elle pas de manteau à maintes extravagances, et, de mot d'ordre à beaucoup d'hommes qui la veulent pour eux seuls afin d'opprimer les autres ?

Aimer la liberté est un sentiment naturel, qui élève l'esprit. Travailler à s'en rendre digne est un devoir commun à tous les hommes.

Il est nécessaire de commencer par s'affranchir de soi-même. C'est-à-dire, se mettre d'accord avec sa conscience en luttant contre les entraînements qui nous rendent esclaves de nos penchants. Le fait-on ? C'est ce dont l'on s'occupe le moins. Le plus grand ennemi de la liberté est celui qui ne sait pas s'affranchir de lui-même.

L'homme enclin aux vices, qui, parfois éprouve le désir de s'en corriger, sans en avoir ni la force, ni volonté, ne peut aimer la liberté puisqu'il est esclave soumis de ses vices.

L'orgueilleux n'a pas le droit de demander la liberté, puisqu'il se complait dans les chaînes de l'orgueil.

Le paresseux ne saurait que faire de la liberté. A quoi pourrait-elle lui être utile ?

L'indolent ne peut vouloir d'autre liberté que celle qui convient à sa nature indolente, irrésolue, pusillanime.

L'avare ne peut demander que la liberté de vivre esclave de ses richesses, et de les contempler à loisir, abrité contre l'indiscrétion par d'épaisses murailles.

Chacun voudrait une liberté, pour lui, exclusive et soumise à ses habitudes. Mais, aucun ne la voudrait égale avec celle de son voisin.

Cela n'est pas aimer la liberté, ni en être digne. D'ailleurs, elle n'est pas à la portée de la matière, et l'homme n'a pas encore assez fait pour se rapprocher d'elle.

On dit parfois « Libre comme l'air » et l'on croit avoir désigné ainsi l'idéal de la Liberté ! C'est une erreur, rien n'est moins libre que l'air. Il est soumis à une volonté supérieure, qui le dirige suivant les besoins des êtres qu'il entoure.

Veut-on prendre l'oiseau comme type de créature libre ? Les hommes et les animaux ne cessent de le chasser et de l'asservir à toutes sortes de terreurs.

Et le lion, est-il libre ? N'est-il pas traqué par les hommes ? puis par les autres fauves et jusque par les serpents..?

Est-ce la liberté, cela?

Non ! Ce sont des libertés fictives, tronquées, ce n'est pas la liberté !

L'homme pressent qu'il peut aspirer à être libre ; il y parviendra, il lui reste, auparavant beaucoup à faire, cela depend de lui : En attendant, qu'il acquière la sagesse, qu'il sache se contenter d'une liberté relative, compatible avec sa nature, ainsi il apprendra à se connaître, et, guidé par la raison, il lui sera permis de se croire libre. C'est en accomplissant ses devoirs, que l'on obtient le summum de liberté possible avec les institutions des nations et les exigences de la nature.

La sagesse précède la liberté ; l'une ne marche pas sans l'autre.

Chassez de votre esprit les liens grossiers qui le retiennent trop fortement attaché à la matière; dégagez-le, par des pensées généreuses et des actes méritoires, et, il s'élèvera vers des régions où la liberté existe : Dieu vous y convie.

Surtout soyez logiques; Commencez par combattre les abus ; que chacun s'applique à ne plus en commettre ni contre lui, ni contre autrui.

Que chacun, avant de remarquer ceux des autres, voie ceux qu'il commet et les supprime; que tous, petits et grands, riches et pauvres, pèsent leurs actes dans la balance de l'équité, la bonne harmonie s'établissant entre les hommes, ils auront la liberté comme récompense.

La Liberté, n'est pas la licence.

La licence repousse la Liberté.

THÉODORE, esprit protecteur.

5 Juin 1882.

—

Le monde ! c'est-à-dire une très faible partie du — monde — glisse en ce moment, sur une pente très funeste, au bas de laquelle, est le gouffre de l'erreur sans frein, sans scrupule, sans raisonnement. L'erreur, dans toute sa laideur, avec son cortège obligé d'absurdité, d'orgueil bestial, d'envie et de grossièreté. L'erreur, affreuse mégère qui tend sans cesse ses bras décharnés et rugueux vers les hésitants, pour les enlacer et les perdre ; l'erreur qui de sa bouche édentée, aux lèvres flétries par l'orgie des bouges, ne profère que des sons rauques, des mots incolores : L'erreur, idéal de l'abject, de l'horrible, but inoui, innommé en lequel se concentrent toutes les aspirations de l'athée. — Athée ! mot insonore, assemblage disparate de quelques lettres, signifiant néant, comme si le néant existait.

Aspirations de l'athée ! non-sens, convient mieux à la chose ; aspiration signifie que l'on pense à quelque chose, que l'on désire quelque chose, et, dans le cas présent, que ce quelque chose est au delà de cette vie : l'athée ne pense à rien, n'espère rien. Que pourrait-il bien penser ? que pourrait-il bien espérer ?

Les besoins matériels satisfaits, que ferait-il de son jugement ? Riche, il n'a qu'un but, le devenir davantage ; qu'importent les moyens, pourvu que son corps sache échapper aux législations de son pays. Riche et glouton, il songe, avant tout, à satisfaire son appétit, et ses regrets consistent à ne pouvoir passer son existence entière à table.

Possesseur d'une fortune ordinaire, il pense sans cesse à l'augmenter, en volant le riche et en pressurant le pauvre.

Pauvre, il envie ceux qui sont plus que lui, et considère les heureux de ce monde comme des gens qui l'exploitent et auxquels il a à réclamer une répartition plus équitable des biens de ce monde.

On a beau être athée on est, comme tous, doué d'un esprit, et cet esprit se démène, agit, oblige le corps à partager quelque peu sa vie ; sans cela l'athée naîtrait, vivrait et mourrait dans un calme relatif, ce qui, pour des esprits inférieurs, aurait quelque charme.

L'athéisme n'est qu'une maladie morale, issue de la perversité. Les premiers athées étaient des hommes tracassés par le remords, à cause des forfaits qu'ils avaient commis, et qui, croyant en Dieu, tout en redoutant les châtiment éternels, auxquels ils étaient persuadés ne pouvoir se soustraire, ont cherché à étouffer le cri de leur conscience par la négation ; petit à petit, il ont entrainé avec eux les esprits faibles qui les entouraient, ce qui été très facile. Il n'y a rien d'aussi sottement injuste qu'un niais.

Leur nombre, augmentant de tous les déclassés, de tous les aventuriers, de tous les faux apôtres de droits humains, ils se sont trouvés être phalange, mais phalange sans cohésion, sans homogénéité, sans discernement.

C'est à ce moment que certains d'entr'eux, moins gangrenés peut-être, mais plus pervertis, n'ayant en perspective qu'une existence besoigneuse, qu'ils n'avaient pas le courage de transformer par un labeur utile, se sont mis à la tête de ces pauvres hères, afin de s'en servir comme d'un marchepied pour arriver plus haut.

On dit quelquefois, « à rusé, rusé et demi. »

Eux se sont dit, « pour nous servir des athées, il faut paraître plus athées qu'eux. Soyons athées et demi, » et comme la logique n'est pas dans l'athéisme, ceux dont ils se sont ainsi servis, les ont proclamés — grands — entre tous.

L'intelligence de ces gens-là est vraiment sublime. Dire à quelqu'un : « tu crois, toi ! tu t'imagines avoir un esprit qui survivra à ton corps ? Eh bien, moi, je suis plus intelligent : j'ai l'espoir de n'être supérieur en rien, ni à mon âne, ni à mon chien. Comme eux, je bois, je mange, je dors et je mourrai ; tel est le but, ma sagesse se borne à le reconnaître. »

N'est-ce pas sublime...? N'est-ce pas intelligent ? Cette — intelligence — n'est autre chose que l'ignorance, niaise, l'athée, ne pense pas. C'est sa manière à lui d'être plus *intelligent* que les autres.

Il me souvient, à l'époque où j'habitais cette planète, alors qu'un athée eût été un sujet précieux pour un Barnum quelconque, le monde, sans être meilleur, croyait en Dieu. En ce temps-là, les hommes, moins instruits qu'aujourd'hui étaient de bonne foi. Ils avaient à un degré très élevé le respect de la parole donnée. Un serment liait. personne ne l'aurait trahi Les transactions se faisaient sur parole, et peu nombreux étaient ceux qui en abusaient. Mais je le répète : on croyait en Dieu Depuis, on a inventé l'athéisme et le papier officiel : on a créé une classe d'hommes assermentés pour présider aux transactions, les écrire, et au lieu de la parole des contractants, on a exigé leur signature, puis des témoins, toutes sortes de formalités qui prouvent le peu de confiance qui existe d'homme à homme. On obtient avec tout cela des violations de serments ! La foi jurée est considérée comme un mot sans valeur ! Le bien d'autrui n'est une chose respectable qu'autant qu'on ne peut pas s'en emparer. La signature même n'est reconnue sincère qu'autant qu'on ne peut la renier ! Et tout cela augmente en raison de l'affaiblissement de la foi.

Pourquoi voudrait-on qu'un homme niant son principe, son but, dont le cœur est fermé à l'espérance et les yeux à la lumière, respectât quoi que ce soit ?

C'est pour guérir cette plaie, fortifier la foi chez les uns, ramener les autres au bien, que Dieu a permis aux esprits de se manifester aux hommes, leur donnant ainsi une nouvelle preuve de son immense amour, et leur apprenant, dès cette vie, à quelles hautes destinées ils étaient appelés.

Paris, 1er juin 1882.

UN qui fut libre-penseur.

DICTÉES D'OUTRE-TOMBE

—

I

J'ai raconté dans la préface du *Roman de l'avenir* comment j'étais devenu possesseur des manuscrits d'un extatique qui, en sept années de temps, avait écrit, inconsciemment et malgré lui, un peu plus de vingt-deux mille pages sur les sujets les plus variés, les plus imprévus Je puisai également à la même source, et fis paraître en feuilleton dans le *Siècle*, il y a une douzaine d'années, trois romans, dont deux seulement ont été édités en librairie : *Les Déclassés*, et *Louis Hubert*.

Certaines considérations qui n'intéressent point le public me décidèrent à renoncer à l'exploitation de cet immense fouillis littéraire, pour revenir à mes études historiques.

Je vais en détacher aujourd'hui quelques feuillets pris un peu au hasard. Mais il me faut tout d'abord affirmer de la façon la plus sérieuse, que l'extatique en question n'avait jamais lu une ligne d'Allan Kardec, n'avait jamais assisté à une réunion de spirites, et que, par conséquent, l'inspiration, chez lui, était vierge de toute influence extérieure. Il traitait des questions qui lui étaient absolument étrangères, avec des idées qui n'étaient pas les siennes.

Tout cela était écrit avec une rapidité de quinze pages à l'heure. Il fallait donc des retouches. Là se borne ma collaboration, et si je signe ces pages, c'est *pour la forme* seulement, car j'atteste que le fond n'est pas de moi.

Ceci bien établi, je reprends mon modeste rôle de copiste.

—

Dieu est l'unité, et une loi unique régit toutes choses dans l'immense univers. Mais pour que l'harmonie existe dans son complet épanouissement, il faut qu'il y ait contraste et diversité, partout, en tout et toujours, et les milieux ne doivent pas être les mêmes, afin que les créations qui se manifestent soient diversifiées à l'infini pour répondre à tous les besoins.

Ce que nous nommons le *mouvement aromal* est le lien universel. c'est ce fluide, encore inobservé et innommé, agent puissant de reproduction qui, de monde en monde, parcourt l'espace pour y porter et en rapporter de nouvelles semences et de nouveaux germes destinés à continuer l'incessante création et à marcher vers le progrès illimité. Car nous resterions bien incomplets, bien des éléments indispensables nous manqueraient ; nous n'aurions pas toute notre puissance, si nous la recrutions seulement sur notre planète étroite.

Pas un atome, matériel ou immatériel, n'est perdu dans l'infini du temps et de l'espace. Tout se retrouve, tout sert, et des hymens inattendus de fluides et d'aromes donnent naissance à des créations toujours et partout différentes. Les mondes ont, comme nous, leur existence. et accomplissent leur œuvre. Un principe intelligent existe dans chacun d'eux, constitue une humanité qui, là où elle se trouve, exerce une autorité rectrice sur la planète dont la gérance lui est confiée. Mais la forme extérieure que revêt l'Esprit n'est nulle part identique. Ne voyons-nous pas déjà que sur notre terre même, la race humaine varie, suivant que les climats changent, et que, se combinant avec d'autres principes atmosphériques, elle donne naissance à d'autres animaux, à d'autres végétaux.

Toutefois, rien n'est absolument séparé, tout se tient, est en correspondance et en communication ininterrompue. Si les versements fluidiques ont lieu au matériel, ils ont lieu également pour les principes intelligents qui nous aident et que nous aidons. La distance n'y peut apporter d'obstacle, et déjà, par l'exemple de l'électricité, nous pouvons entrevoir quelle est la rapidité, élevée à la centième et à la millième puissance, du fluide électrique humain...

... L'inspiration est le rayon lumineux qui vient mettre notre être en éveil, c'est le fluide qui traverse l'espace pour venir féconder le germe existant en nous ; c'est la divination dans le sentiment.

Lorsqu'un sujet nous *empoigne*, suivant l'expression vulgaire et consacrée, c'est une sorte d'emparement de tout notre être. Ce sujet vit en nous, il nous absorbe, et, que nous songions à nos plaisirs ou à nos affaires, il s'attache à nous et ne nous lâche plus, que nous ne lui ayons donné une forme extérieure en le jetant sur le papier. C'est qu'alors nous sommes une éponge qui se gonfle à longs traits de tous les fluides qui passent à notre portée, qu'ils soient de ce monde ou des autres, et lorsque l'éponge est saturée, une main mystérieuse la presse pour en faire sortir ce trop-plein qui nous accable.

Quelquefois ce n'est pas tel ou tel qui nous vient, c'est tout et tous, et nul n'est déshérité de sa part dans ces apports bienfaisants ; seulement, il en est parmi nous qui sont plus ou moins aptes à les recueillir ou à les laisser perdre.

Nous donnons, nous recevons, nous sommes tous des libre-échangistes, et cette loi des Économistes régit le monde. Nos collaborateurs anonymes ne sont pas plus identiques et égaux que nous ne le sommes entre nous, mais l'unité et l'harmonie ont besoin de tous ces apports si variés.

Par l'étude et le raisonnement, nous avons la perception du commencement des choses. Nous voyons l'avancement, et nous devons comprendre qu'il n'y aura jamais de fin, car le progrès est sans limites, et en mourant, nous emportons dans la tombe toutes nos espérances et toutes nos aspirations.

La mort n'est qu'une transformation de la vie, qui se perpétue pour progresser. C'est le repos mérité après une journée bien remplie, c'est le sommeil réparateur, puis le réveil, plus lumineux ou plus sombre, pour monter ou pour descendre, suivant la destinée que nous nous faisons à nous-mêmes.

La vie est un voyage infini à travers l'infini des mondes. Mieux comprise dans l'avenir, cette mort, qui aujourd'hui nous épouvante, ne sera plus que l'heure prévue, attendue peut-être, du départ pour fournir une nouvelle étape. L'un arrive, l'autre se met en route, et l'espérance essuie les pleurs qui coulent à l'instant des adieux. L'immensité, l'infini, l'éternité prolongent devant nos regards avides leurs perspectives, dont l'inconnu nous attire. Plus perfectionnés déjà, nous ferons un plus beau voyage, puis nous repartirons encore, et nous marcherons toujours pour nous élever sans cesse.

Chacun de nous a reçu en naissant une mission à remplir. Il faut que nous laissions tomber, soit de notre main, soit de notre cerveau. le grain de sable qui a sa place marquée dans le grand édifice social. Nous sommes libres, et il dépend de nous que la mort, — dont le vrai nom est *renaissance*, — soit la récompense du devoir accompli, ou le châtiment, quand l'œuvre commandée n'aura pas été faite.

Le *summum* du progrès, pour chacun de nous, est l'épanouissement complet et l'équilibre absolu de toutes nos facultés. Arrivés au but, nous sommes beaux, robustes et sains ; notre cœur n'est accessible qu'aux généreuses passions, notre intelligence a atteint les limites extrêmes de son développement intégral. Nous devenons un foyer lumineux, un centre rayonnant, un réceptacle de fraternité, de solidarité, de liberté, de charité universelle, d'amour enfin, dans la plus large et la plus complète acception de ce mot. Nous sommes heureux, nous avons conquis le Paradis, nous vivons dans ce lieu de béatitude céleste, ou plutôt le Paradis est en nous...

EUGÈNE BONNEMÈRE.

(*A suivre*)

PHILOSOPHIE POLITIQUE

—

La sagesse ne consiste pas à récriminer ; avec les récriminations, le temps passe sans que l'on entreprenne quoique ce soit : il est une chose qui se comprend d'elle-même, c'est que quand on ne fait pas le bien, on fait le mal : en effet, ne rien faire, c'est encourager la défection des amis douteux, c'est porter à douter du mérite que l'on a, c'est détruire les sources de vie qui dépendent de nous ; nos amis, en nous abandonnant, jettent le trouble parmi ceux qui venaient à nous, et découragent ainsi dans leur œuvre de dévouement, de travail,

de réorganisation, les fidèles qui ne demandaient qu'à croire en nous. En politique, surtout depuis ces dernières périodes, on se ressent de cette fâcheuse disposition d'esprit qui veut, par suite de nos discordes civiles, que nous négligions le secours des uns et des autres, sous prétexte que nous ne les connaissons pas, que nous ne savons d'où ils viennent, ce qu'ils désirent, à quoi ils nous serviront.

Se plaindre des maux que l'on endure est signe de faiblesse; chercher à en accuser nos alliés, prouve notre incapacité ou notre mauvais vouloir. Quand on se plaint, on mérite la défaite. Réagir est parfois dangereux, mais le danger forme le caractère, et un caractère solidement trempé se met vite au-dessus des petites disgrâces d'une lutte politique.

L'essentiel, dans ces époques troublées où l'on ne distingue plus exactement de quel côté se trouvent le bon droit, la vérité, la justice, le progrès, est de réduire à leur plus simple expression, les discours prononcés par les chefs de chaque camp, de les examiner avec la plus minutieuse attention d'y découvrir le sentiment qui les inspira, le mobile qui les dicta, et d'en tirer des conclusions au point de vue humain. Ce ne sont pas ceux qui parlent le plus et le mieux, qui ont le plus raison: de même ceux qui se taisent trop, n'ont souvent dans l'esprit que peu de pensées laborieuses, savantes, réformatrices, ils n'ont que des inutilités dont leur parti n'a aucun profit à attendre.

Les affaires d'un État ne se baclent pas avec des discours; elles exigent une sage entente des lois économiques et des lois administratives, laquelle entente n'existe réellement que dans un esprit organisateur, s'inspirant de l'idée de domination pour établir l'équilibre entre les classes sociales. Cet esprit est choisi et délégué par la Providence. Les hommes ne peuvent rien contre lui, lorsqu'il commence sa mission. Les récriminations s'arrêtent devant le génie, qu'elles ont un instant entravé dans sa marche réparatrice.

—

Créer des difficultés est le propre des esprits agitateurs: on agite les esprits afin de les surexciter, de les porter à méconnaître les lois de la raison, du bon sens, et de les amener à renverser par la violence les bases fondamentales des sociétés constituées. Les esprits troublés, égarés, se précipitent sur ce qui les offusque, c'est-à-dire sur ce qui les domine.

Dans cette folie qui s'empare des hommes et les pousse à placer la politique en première ligne de leurs préoccupations, on repousse les protections qu'on avait, on brise ses appuis directs, on se croit apte à se suffire à soi-même, on creuse un trou de misères dans lequel on s'enfonce à chaque jour, à chaque heure; on s'aigrit le caractère, on se révolte contre ses amis comme on s'est révolté contre des chimères, on gémit, on murmure, et on se plaint; on ne voit de terme à son malheur que dans l'assouvissement de sa haine contre les heureux, on prétend que l'organisation sociale est défectueuse, qu'il faut la modifier de fond en comble; on ne tient plus compte des efforts accumulés des générations qui se sont succédées avant nous et nous ont valu la civilisation relative dont nous jouissons: il semble que, d'un coup de tête, renversant les classes dirigeantes et piétinant sur elles, le peuple aura atteint tous les bonheurs, tous les progrès.

Ils sont en France et ailleurs, quelques insolents rhéteurs qui entretiennent le mal dans le cœur du peuple par ces idées fausses: leur intérêt est que, par lui, ils obtiennent un prodigieux avancement social et de grasses sinécures. Le peuple les écoute, parcequ'ils lui parlent son langage grossier et dur; il les prend pour des amis, il les acclame alorsqu'ils se moquent de lui, et qu'en particulier, ils le méprisent.

Avec tous ces réformateurs qui abondent depuis qu'il s'agit de régler la question sociale, laquelle se passait parfaitement d'eux, on voit les partis politiques se multiplier à l'infini: on a les partisans de la monarchie du droit divin et absolue, ceux de la monarchie légitimiste et constitutionnelle, ceux de la constitutionnelle, ceux de l'empire autoritaire, ceux de l'empire démocratique, ceux de la république, et parmi ceux-ci: les athéniens, les opportunistes, les intransigeants, les socialistes, tout cela plus ou moins démocrate, jusqu'à ce que nous ayons les *Nanacrates*, ce qui ne saurait tarder.

Que viendra-t-il après?

Il y aura de tristes jours, mais l'esprit français ne perdra jamais ses droits, et nous aurons la faculté de rire des grotesques qui succéderont aux Bouffons de cette heure.

S. Surgent.

LES CONSEILLEURS

—

L'expérience nous avait appris, entre autres choses, qu'il est plus facile de trouver des convives enthousiastes, pour manger un lièvre, lorsqu'il est en civet, que de trouver des rabatteurs intelligents, pour aider au chasseur à le tuer: nous avions l'ingénuité de croire que cela ne s'appliquait qu'au lièvre courant, et pouvant se livrer à des réflexions épicées, sur l'instabilité des choses léporines, dans le fond d'une casserolle. Nous confessons que nous étions dans une erreur aussi épicée que la sauce dudit civet, et aussi profonde que la plus profonde de toutes les casseroles, y comprises celles que Balthasar à dû prêter à Cléopâtre, et celle-ci à Gargantua: tous trois, d'heureuse et culinaire mémoire.

Nous ignorons si l'ilustre trio de personnages à la dive fourchette savait apprêter lui-même les sauces légendaires dont il était si friand. Mais nous pouvons constater que depuis que la civilisation à permis au monde de s'éclairer gravement au bec de gaz du progrès, beaucoup aiment à prendre largement part au festin, tandis que peu aiment à le préparer et encore moins à le payer.

Cette manière, très économique, d'agir se voit en toutes choses, grâce toujours à la dose de civilisation et au stock de progrès, dont chaque homme est pourvu. Ainsi, le savoir est une marchandise qui abonde tellement, que, quoi que l'on entreprenne, on n'a pas à craindre de s'arrêter en route, les conseillers sont là pour vous guider. O civilisation! ô progrès! ô lumière du savoir! c'est sur vos ailes enchantées que les bons conseillers (qui nous conseillent pour notre plus grand bien), s'empressent de s'enfuir dès qu'on leur propose de participer aux sacrifices exigés par l'œuvre qu'ils ont eux-mêmes conseillée. Conseil et prudence, c'est sage!!!

Du bruit! des spectateurs! des bravos! on a tout celà! mais des aides... allons donc! N'en parlons pas! nous effaroucherions la civilisation! le progrès et nos conseillers renverseraient leur tabatière dans leur café au lait!...

Chacun est libre dans ce grand siècle de concevoir une idée par seconde, nul ne s'y oppose; si l'idée est bonne, tous ceux qui n'ont pas le temps d'en concevoir applaudissent et demandent à s'y associer. Songez-donc: s'associer à une idée, cela pose dans le monde; chacun en réclame une large part, le progrès n'est pas un simple mot... que non pas! Mais, lorsqu'il s'agit de mettre l'idée en pratique, l'enthousiasme déborde. Tous ceux qui ont voulu s'y intéresser, admirant celui qui l'avait conçue, s'empressent de lui chanter l'air bien connu: « *qu'il reste seul avec son... idée*!!! » Et, c'est bien fait; car enfin, on peut vouloir le bien; sans pour cela se déranger?

On dit qu'il existe des abus, et qu'il faut les combattre. Nul ne pense le contraire, aussi chacun engage son voisin à marcher le premier! Est-ce que l'homme bien né, se sentant de la valeur, doit faire autre chose que de partager le succès? Il ferait beau voir qu'il en fût autrement... Que serait le progrès? A quoi reconnaîtrait-on la bravoure? chacun tient à raconter ses prouesses! On ne fait rien, n'importe on conseille; conseiller n'est-ce pas agir? On a bien mérité des hommes et de l'humanité, en prodiguant ses conseils, on est un héros!

Qui oserait nier que nous sommes dans un siècle de progrès? N'est-ce pas le siècle où, pour l'émancipation de la pensée, le Créateur a permis aux hommes de communiquer avec les esprits de l'espace? Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que la pensée de beaucoup se soit émancipée à un tel point qu'elle ne veuille plus revenir à son logis, ou bien qu'ayant emprunté la lanterne de Diogène, afin de chercher les hommes ardents et convaincus, résolus à tous les sacrifices pour le triomphe de la vérité, elle soit tellement occupée dans cette recherche qu'elle ne se retrouve plus. Ou peut-être s'est elle munie d'une vieille trompette afin de corner, par monts et par vaux, entre deux airs: « Où sont ces courageux apôtres qui doivent propager la parole de Dieu? Où sont ces pionniers infatigables qui ne reculeront devant aucun obstacle pour enseigner au monde la voie intelligente, qui conduit l'homme à Dieu? Où sont-ils? combien sont-ils? Ceux qui en donneront des nouvelles auront une bonne récompense. »

Il est bien entendu que ce ne sont pas de faux apôtres que l'on demande: les apôtres en *doublé* ne seront pas reçus. Les timides, les chancelants, les *excessivement* prudents, n'ont pas à se présenter. C'est dire qu'ici on désire la quantité, mais que l'on tient, avant tout et surtout, à la qualité.

Le progrès enseigne de grandes choses! entr'autres celle-ci: feu M. de la Palisse, professeur de convenances à la cour de Tombouctou, a fait édicter par La Majesté toute noire de ce bienheureux pays:

1° Pour faire un bon civet de lièvre, il faut un lièvre.

2° Toutes les fois que le lièvre ne viendra pas de lui-même, et *sans autre avis*, se mettre dans la casserole, il faudra l'aller chasser et pourchasser partout où besoin sera, afin de s'emparer de sa *léporosité*.

3° Dès que le lièvre sera appréhendé au corps ou aux oreilles (la partie appréhendée importe peu à la chose), on lui enlèvera sa robe et on le videra.

4° On le posera délicatement, avec tous les honneurs qui lui sont dus, dans la sauce préparée à son intention et il y mijotera tout à son aise.

5° Tous les chasseurs, assis à une grande table, assisteront avec recueillement à son entrée, cuit à point, dans la salle du festin.

6° Le majordome, en le portant, prononcera les mots suivants: « beaucoup prétendent manger de ce lièvre: peu l'ont chassé, préparé, apprêté: ce ne serait point juste: le lièvre se dresserait au milieu de son plat, et ferait un scandale. Que ceux donc qui, pour cause de migraine, fatigue de nerfs, mauvaise volonté, avarice, etc, se sont dérobés à la tâche, se retirent de cette salle, s'ils ne veulent y être contraints par la force. »

7° Il sera servi à ces gens-là, dans la salle à côté, des conseils sautés au jus d'égoïsme. Si

ces mets ne leur conviennent pas, ils seront libres de méditer les paroles suivantes.

— Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : à bon entendeur, salut.

D[r] Latigo.

L'HOMME

(ÉTUDE)

—

(*Suite*)

IV

L'homme.

Le cadavre se souleva de lui-même et il me dit :

(1) — Pourquoi m'éveilles-tu ? La mort n'est pas le néant, elle est le changement, la transformation, le terme à la douleur ; laisse mon esprit se repaître de délices, loin des pensées terrestres, loin des méchancetés humaines. La femme, elle même, n'a plus d'empire sur moi, et cependant !... La solitude est préférable au contact des misères, des turpitudes, des hontes qui sont le milieu de l'homme. Qu'est-il, du reste, en face de tout ce qui existe : comme si la matière n'était pas suffisante pour l'écraser, il a créé toutes sortes de supplices, de lois, de coutumes, de restrictions qui le minent, le rongent, l'énervent et l'arrêtent dans son essor. Tu as évoqué la femme et tu as cru que ton esprit, dégagé du corps, allait te faire comprendre ce que ta jeunesse n'a pas su deviner ! Pauvre fou, tu les as vues, ces cruelles, venir se moquer de ton idéal, déchirer de leurs mains le voile qui les défendait contre ta raison. Sache-le, elles ne sont pas coupables. Pourquoi veut-on que la femme soit plus fidèle que l'homme au sentiment qu'elle a développé chez celui-ci ? Pourquoi lui demande-t-on ce qu'on sait ne pas devoir tenir soi-même ? Tout est justice : le mal veut le mal. Qui opprime est opprimé : l'individu paye pour l'espèce, et l'impuissance paralyse l'âme de l'homme de cœur qui aspire à se dévouer. Le dévouement n'est compris que de quelques rares natures. Haro sur ceux qui prétendent aimer la foule ; on n'aime que ce qui coûte des larmes : la foule est un assemblage de laideurs, lesquelles créent les vices pour les particuliers ; en retour, les particuliers se distinguent par la sottise et l'outrecuidance ; la foule exerce son ascendant sur les faibles et les ridiculise ; la femme est la faiblesse la plus facile à manipuler, elle subit toutes les infamies et se les assimile ; elle rend l'humanité horrible par l'homme, son tyran. La foule se corrige avec difficulté, il faut que les molécules qui la forment soient épurées ; indignes sont ceux qui visent à la dominer par ses passions ; on ne la domine que par le génie ou le talent ; seuls, ceux doués par la Providence de qualités exceptionnelles peuvent agir sur elle et améliorer ses éléments, par l'admiration qu'ils provoquent chez les natures saines. La foule rampe, elle a besoin du maître ! Cherche l'homme dans tout ce qui se traîne, dans tout ce qui ronge la société ! tu trouveras la créature. On applique ce mot à la femme, c'est à l'homme qu'il revient de droit. Créature, oui, car il n'a de sentiments que par la femme et il ne marche en civilisation que par elle ; prends l'homme tel qu'il est, et dis-moi en toute franchise s'il vaut les veilles du penseur, du philosophe, et du poète : heureusement pour lui que ceux-ci ont une conscience et qu'avec cette conscience ils débrouillent l'humanité, malgré tous les faits et gestes de l'homme.

Cet orgueilleux ce sot prend-il seulement la peine de se connaître ?

Il souffre et il veut que l'on souffre.

Se connaître, à quoi bon ! il a des impulsions, il les écoute : tant mieux si elles sont bonnes, tant pis si elles sont mauvaises.

Son sort est-il désastreux ? il accuse la Providence. Tout lui réussit-il ? il en fait honneur à son propre génie.

D'ailleurs, piètre intelligence que la sienne, l'animal le moins bien doué de la création en apprend plus, par son instinct, dans sa courte vie, que lui avec toutes ses prétentions, tous ses livres, tous ses maîtres.

Autant d'hommes passent sur cette terre, autant de folies éclosent ; aucun ne s'attaque avec courage à l'erreur qui se propage et ne consacre ses efforts à la déraciner ; chacun fait des concessions à son entourage et se proclame satisfait des quelques éloges qui lui sont décernés par la multitude ; le travail qui veut le bien est un travail de dupe ; on laisse cela aux illusionnés qui perdent ainsi au service de tous, leur santé, leur fortune, leur bonheur et leur réputation.

A l'adolescence, on s'énamoure sans souci de ce qui en résultera ; à la maturité, on méprise les fadeurs du sentiment ; à la vieillesse on voudrait ce qu'on n'a plus.

Soi, la règle qui s'occupe de ce *soi*, voilà la sagesse universelle.

Avec cela on trompe, on est trompé.

Jusqu'au soleil de demain, je suis encore sur ce grabat ; Jusqu'au moment du dernier soupir, je n'ai rien compris de ce que j'étais, du pourquoi j'étais au monde : en mourant, j'ai tout vu, je puis *synthéser* une existence. Tu veux arracher mon secret à la tombe, la Providence s'y oppose, l'homme n'apprend qu'avec sa propre expérience : ce que je puis faire, c'est ergoter sur l'homme ; un âne a su parler avec l'aide du poète, un cadavre en fera autant avec celle d'un solitaire.

L'homme, c'est toi ; c'était moi, hier ; ce sera un autre, beaucoup d'autres après nous.

La destinée de l'homme est elle de voir toujours son espérance déçue ? est-elle de se heurter aux inégalités de position, est-elle d'assister au triomphe continuel des basses passions sur les passions élevées ? Qu'est-ce en réalité cette destinée d'un chacun ? N'est-elle pas le démenti constant des aspirations que l'on a, des rêves que l'on fait, des peines que l'on se donne ? A-t-on bien le temps de se soucier des uns et des autres ? Une pensée unique a seule le privilège de gouverner le monde, celle de l'intérêt personnel, et ne faut-il pas qu'il en soit ainsi pour qu'on arrive à se rendre compte de l'importance des faits qui, en apparence, nous paraissent le plus étrangers ? Chacun a ses penchants, ses habitudes, ses besoins qui le travaillent à l'encontre de ceux des autres : on se croise, s'entrecroise avec ses meilleurs amis : les idées d'hier ne sont plus celles d'aujourd'hui ; au milieu de tout on perd de vue ce que l'on ambitionnait, on poursuit de nouvelles chimères, jamais l'esprit n'est en repos, le corps paye les frais de notre humeur, le mal physique est avec le mal moral, il dénature les espèces humaines, le laid a plus de place au grand jour que le beau, le philosophe erre dans ses raisonnements, il cherche des explications aux effets, deviner les causes est impossible, l'humanité n'est pas l'homme.

L'homme est l'ennemi de l'homme ; renverser est sa loi, il renverse, il est renversé, il s'adjuge la création : la femme est son bien. Sous prétexte de mariage, on accouple les caractères les plus antipathiques, les tempéraments les plus opposés, les natures les plus contraires. L'humanité s'ignore : elle est devisée en races, en peuples, en nations, en sectes, en catégories, en maîtres, en esclaves, en exploiteurs, en exploités. Le loup se cache et tue pour satisfaire sa faim, l'homme se glorifie de la mort donnée par lui, sans nécessité, à son semblable. Les héros aux pieds ensanglantés par le carnage des combats, arrachent les acclamations de la masse. Les filles se gobergent grâce aux écus de leurs tyrans ; les scandales ne sont pas dans le mal qui se fait, mais dans le bien qui ose lui disputer ses victimes ; les phrases creuses qui semblent beaucoup promettre sont la joie du vulgaire. S'il y a des religions, c'est pour le profit des hypocrites ; s'il y a des lois c'est pour la protection des forts contre les faibles. L'homme naît, grandit, se développe dans le doute de lui, de la morale, de la justice, de la vérité, de l'éternité, de Dieu. Il est perdu sur un globe immense par rapport à sa taille minuscule et sur lequel il est écrasé par ses misères personnelles ; ce globe n'est rien à côté de l'Univers. Ses années de vie ne sont même pas la milliardième partie d'une seconde dans le cours du temps ; que peut-il faire ?

Alphonse Momas

(*A suivre*).

(1) Dans tout ce qui suit, c'est le cadavre qui parle ; si donc, certaines idées paraissent excessives, c'est qu'elles appellent une réplique, et qu'elles sont exprimées par un homme ayant succombé à la peine, à la souffrance.

NOS CONFRÈRES

—

Il n'est pas encore trop tard pour parler de Garibaldi : les journaux de toutes les opinions et de tous les pays se sont occupés, cette semaine, de la mort de celui dont le meilleur titre auprès de la postérité, sera d'avoir été partout et toujours Italien : on l'appellera le Grand Italien et il restera désormais le Grand Italien. Il aima par-dessus tout sa patrie et ne la renia jamais.

La patrie de l'homme, quoi qu'en disent certains philanthropes, trop avancés ou trop égoïstes, est pour lui une seconde famille : on l'aime comme on aime son père, sa mère ; bien malheureux sont ceux qui n'éprouvent pas ce sentiment.

L'homme est l'homme sous tous les climats, mais il est en lui une force expansive de sensibilité qui le porte à s'intéresser d'abord aux siens, ensuite à ceux qui l'approchent, enfin aux déshérités, aux éprouvés de toutes les nations. Lorsqu'il prétend étouffer ce sentiment instinctif et qu'il prêche la fraternité des peuples, donnant pour exemple le sacrifice qu'il fait de sa famille, on peut être certain que cet homme est un imposteur, un Judas qui trahira le peuple qui se fiera à lui, comme il a trahi l'affection de tous ceux qui espéraient légitimement en lui.

Garibaldi aima sa patrie, Garibaldi aima les siens ; nous empruntons au *Gaulois*, du 4 Juin, ces quelques lignes qui sont, à nos yeux, les plus franches :

Au premier jour de l'invasion allemande, quand les rois et les peuples nous abandonnaient, Garibaldi nous apporta son épée. Il combattit dans nos rangs jusqu'à la capitulation. Élu député sans être Français, il ne fit que paraître à l'Assemblée de Bordeaux. On y parla durement de lui. On lui reprocha de n'avoir pas fait un miracle. On oublia que nos généraux, dont on exaltait, avec raison, la bravoure et le mérite, ne comptaient que peu de victoires. La nation ne s'associa pas à cette injustice ; elle couvrit de ses acclamations l'homme qui avait combattu pour elle.

A partir de ce moment, Garibaldi fut le chef ou l'idole de tous les révoltés du monde. Homme poli-

tique passionné, sans capacité, sans prudence; général souvent heureux, soldat incomparable, citoyen d'un dévouement absolu, celui des comtemporains qui mérite le plus et porte le mieux le nom de héros, destiné dans l'avenir aux légendes et aux épopées, mais presque déplacé dans l'histoire, tel fut Garibaldi. Jamais il n'y eut de contraste plus violent entre un homme et son siècle.

Aujourd'hui, il meurt. Il paraît avéré que, dans ces dernières années, il a partagé les étranges préventions inspirées aux Italiens contre la France. Il a présidé la cérémonie commémorative des Vêpres siciliennes. On assure même qu'il s'est opposé à un toast qu'on voulait porter à la République française. Cette conduite, ces sentiments nous affligent, sans trop nous étonner. Ils ne nous affligent pas seulement de la part de Garibaldi. Nous espérons que ce dissentiment entre deux grands peuples de même origine, de même race, et de même avenir, faits pour s'entendre et se fortifier l'un par l'autre, sera de courte durée. Nous sommes prêts à redevenir les amis du peuple italien. Nous l'attendons.

Nous ne voulons pas cesser, nous n'avons jamais cessé d'être les amis reconnaissants de Garibaldi. Nous ne le prenions pas pour un esprit d'une grande portée; nous le tenons pour un très grand cœur. Nous lui sommes reconnaissants d'avoir été un héros, et de s'être dévoué pour la France à l'heure des périls et des catastrophes. Cette année de 1870, dont nous ne parlons jamais; cette affreuse campagne où le monde nous a trahis; cette chute profonde où nous ont précipités le bonheur insolent d'un peuple et l'odieuse indifférence de tous les autres, sont continuellement présents à notre esprit, et rien ne nous fera jamais oublier que, quand tout le monde nous délaissait, Garibaldi est venu !

Garibaldi est venu en 1870; la France, la grande France, celle qui vit au-dessus de toutes les querelles de partis, ne l'oubliera pas et saluera avec respect le souvenir de l'homme qui disparaît de la lutte des vivants.

—

Dans les informations du *Gil Blas*, du 7, nous cueillons ce qui suit :

On prête à un membre de l'extrême gauche l'intention de déposer une proposition de loi tendant à abroger la loi de germinal qui permet aux officiers de l'état civil de refuser d'inscrire sur leurs registres les prénoms autres que ceux mentionnés dans les calendriers.

L'incident soulevé par Mme Paule Minck, qui avait voulu appeler son fils : *Lucifer-Marat-Blanqui-Vercingétorix*, aurait donné l'idée de cette proposition.

Il est très regrettable qu'on ait empêché le bébé de Mme Paule Minck de porter ces quatre prénoms: Lucifer-Marat-Blanqui-Vercingétorix, complétés par Minck, cela promettait. Si les jeunes filles de l'an 1907, auprès desquelles le fils de Mme Minck soupirera, s'étaient montrées récalcitrantes, le jeune homme n'aurait eu qu'à se servir de l'un de ses noms patronymiques. Près de Mlle Eve, chastement timide ou réservée, Lucifer Minck eût déployé ses séductions d'ange déchu : il eût appelé à lui toutes les roueries de son parrain biblique et eût, au besoin, renouvelé la vieille histoire de la pomme : un nom impose, et le vieux sert toujours : près d'une fille républicaine, Marat Minck n'eût point fait mauvaise figure : la fille étant socialiste, radicale, Minck Marat eût inspiré une passion frénétique. Blanqui Minck, cela sentait moins le roman : certainement l'enfant eût conservé ce troisième prénom pour l'âge mur ; on s'est tellement habitué à la barbe blanche de l'ex-conspirateur que ce prénom comportait une période de repos, après les exubérances de la jeunesse. Quant à Vercingétorix Minck, oh là, on se fût arrêté tout net. Un valet de bonne maison, annonçant M. Vercingétorix Minck, il est permis de juger l'effet: M. Vincingétorix Minck, c'était une trouvaille ! Malheur au César qui se fût levé pour étouffer la République: Vercingétorix existait de nouveau : le futur M. Minck mettant sur ses cartes tous ses prénoms et ne voulant choisir entre aucun d'eux, aurait forcément attiré l'attention sur lui ; le temps employé à dire : Lucifer-Marat-Blanqui-Vercingétorix Minck, eût rendu rêveurs tous ceux ou toutes celles destinés à se frotter au fils de la populaire conférencière : Minck, escorté de Lucifer, Marat, Blanqui, Vercingétorix, valait son pesant d'or ; quand on est en si bon chemin, on va jusqu'au bout, Mme Minck: il manquait une demi-douzaine de prénoms, ceux-ci : Belzébuth, Catilina, Diogène, Masaniello, Rousseau, Delescluze, et bien d'autres encore, mais on peut se consoler, ce sera pour votre petit-fils.

—

Nous avons reçu de nombreux manuscrits, nous voudrions tout pouvoir insérer, cela nous est difficile : dans toutes ces lignes qui nous ont été envoyées, et que nous avons lues avec le plus grand soin, il y a une note, très franche d'allures, qui se dégage d'elle-même, et qui s'impose au penseur : c'est la foi ardente en l'avenir humain, qu'ont tous les écrivains qui s'inspirent de la doctrine spirite : en aimant Dieu, on aime l'homme ; quand on aime l'homme, on espère en ses destins.

M. Charles Fuster, de Bordeaux, un des collaborateurs de la *Ruche politique et littéraire*, de la *Jeune Belgique*, nous a remis quelques sonnets, nous nous faisons un plaisir d'insérer le suivant, intitulé : *Lutte* et dédié au poète Frédéric Bataille :

Ah ! j'aurais été bon, j'aurais eu du génie,
Si j'étais né plus tôt dans des siècles meilleurs ;
Relevant les petits, dédaignant les railleurs,
Je m'en serais allé sur ma route bénie.

Mais qu'importe, après tout ? Honte à qui te renie,
Lutte désespérée, ô loi des travailleurs !
Nous tombons ici-bas, nous revivrons ailleurs...
Est-il sous le grand ciel un homme qui le nie ?

Ah ! que je puisse dire en entrant au tombeau :
J'ai vécu pour le Vrai, j'ai vécu pour le Beau,
J'ai fait un peu de bien aux martyrs de ma race.

Ni haine, ni dégoût ne m'ont jamais vaincu,
J'ai marché, j'ai rêvé, j'ai prié, j'ai vécu...
A présent, c'est la fin : que Dieu me tienne en grâce !

Marcher, rêver, prier, vivre, n'avoir jamais au cœur ni haine, ni dégoût, élever ses regards vers l'Immensité, y chercher Dieu, le pressentir par toutes les merveilles qui nous entourent; travailler, lutter, triompher, l'homme a la vie en lui, autour de lui, au-dessus de lui, l'homme n'est pas pour le malheur : qui lutte et agit, affirme sa puissance: la puissance ne souffre pas les faiblesses, les faiblesses seules rendent l'homme malheureux.

PARKOS.

THÉATRES

—

La grande matinée organisée au Trocadéro pour la fondation de la Maison des Nouveaux-nés, a eu lieu jeudi, ainsi que cela avait été annoncé : le mauvais temps a dû contrarier bien du monde, mais enfin on est venu.

L'éloge de tous les artistes qui ont prêté leur concours à cette œuvre n'est plus à faire, les signaler au hasard de la plume, c'est dire le moment agréable que l'on a passé.

C'est d'abord M. Guilmant, qui tient tout son public dans ses doigts, comme il tient son instrument : une *Gavotte*, de Lulli, a obtenu le plus grand succès; puis voici Mlle de Vère qui chante magistralement la valse du *Pardon de Ploërmel*, et Mlle Seriwaneck avec la *Tombe du peiit oiseau*, et Coquelin cadet avec *Ribaudon*, et Mlle Godard, violoniste, qui exécute des fragments du Concert romantique de B. Godard, et qui, après deux rappels, est obligée de reprendre son instrument et de charmer encore les spectateurs par le délicat et la finesse de son jeu; et M. Grenet-Dancourt qui dit deux de ses poésies, *Paris, la Chassé*, au milieu du fou rire général provoqué par les boutades de ses vers; et Mlle Appia, une *Étoile à l'horizon*; et Mmes Ernest Améline et Joséphine Martin, deux pianistes convaincues; et Mlle Rosamond, avec le *Premier Papillon* de Carcassonne, un poète méridional dont chacune des poésies est un petit chef-d'œuvre; et Mlle Cécile Barnier, des Variétés, très réussie dans son phornographe Barnieri ; et Mlle Bourré, et Mlle Lincelle, et M. Paul Vertin : quel programme, mes enfants, quel programme !

En somme, fort belle matinée, espérons que les Nouveau-nés, recueillis grâce à cette fête philanthropique, deviendront de gros nourrissons et plus tard des personnalités utiles.

La première de *Denis Papin* avait attiré, mercredi soir, toute la presse Parisienne à la salle de la Gaité.

Je n'en parlerai pas : M. l'Auteur, M. le Directeur, M. le Régisseur, pourquoi pas M. l'Acteur aussi, avaient oublié de me faire mon service.

Je lui marque un mauvais point pour cette fois-ci, mais qu'il ne recommence plus, ou sans ça, je fais un malheur, je raconte la pièce du commencement à la fin.

M. CLÉRYANE.

LES AVENTURES DE ROCAMBOLE
APRÈS SA MORT

—

(*Suite*).

VIII

Cependant l'ombre de l'esprit s'était rendue de plus en plus tangible : ce n'était plus une illusion, c'était une réalité palpable, et le jeune avocat, surpris au delà de toute expression, se tâtait pour bien s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Rocambole se mouvait à droite, à gauche, comme une personne vivante: il élevait et baissait la voix suivant le courant de la conversation; s'approchait, s'éloignait de ses auditeurs, appuyait sur certaines phrases, s'interrompait comme pour réfléchir, interpellait et concluait sans que rien ne dénotât en lui un monde surnaturel.

Me Zocas observait avec attention et s'intéressait fortement à tout ce qu'il apprenait, le fantôme se taisant, il en profita pour se mettre tout à fait au niveau de la situation et il lui dit :

— L'affaire est compliquée : Je ne sais vraiment pas, s'il ne vaudrait pas mieux que je décline la mission pour laquelle vous m'avez choisi ; il m'est pénible de pénétrer dans ces sortes d'histoires, J'aime ce qui est droit, ce qui est clair, ce qui est franc; je respectais M. de L... vous prétendez que c'est un misérable, je ne sais jusqu'à quel point vous pouvez avoir raison, mais j'eusse préféré et je préfère encore lui conserver mon estime.

— Les voilà bien, ces honnêtes hommes : ils se plaignent des vices qui rongent leur société, et quand il est question d'enlever le masque aux hypocrites, ils reculent parce qu'il leur en coûte de changer d'opinion. Les coquins ont cet avantage sur vous, messieurs les honnêtes gens, ils n'hésitent jamais à savoir le caractère de ceux qu'ils approchent, cela a du bon.

— Soit : mais d'un côté M. de L., de l'autre M. de Viverac père, puis M. Lucien de Viverac et sa femme, et chacun de ces personnages à faire manœuvrer pour un but qui m'échappe, car il y a un but dont vous ne m'avez pas touché mot, tout cela me paraît lourd pour mes épaules.

— Jeune homme, vous commencez la vie; M. de Viverac est venu vous trouver et vous a proposé d'être son avocat, vous avez accepté.

— Pas précisément, j'ai demandé à consulter le dossier avant de me prononcer.

— Eh bien, le dossier ne vous convient pas et vous refusez; c'est tout naturel: mais, vous refusant, il ne faut pas que l'on prenne un autre avocat, et c'est pour cela qu'il s'agit d'empêcher le procès. Vous en connaissez les moyens.

— Madame m'en a parlé; le mot d'ordre m'ouvrira la porte derrière laquelle se dérobe Lucien, et la certitude de son existence acquise, je jure bien que le procès sera suspendu: mais qui me dit que M. de L. ne me rira pas au nez, lorsque je lui dirai avec une gravité plus ou moins affectée: Par Rocambole et par Corinne. J'avoue que si quelqu'un s'amusait à me dire ces cinq mots, je le regarderais dans les yeux pour me bien convaincre qu'il n'est pas fou.

— Vous raisonnez ainsi parce que vous ignorez l'importance que ces mots ont pour M. de L., cette importance, vous vous en rendrez compte, lorsque vous m'aurez écouté encore quelques minutes.

— C'est donc vous qui maintenant remplacez Madame dans les confidences qu'elle avait à me faire.

— Il y a nécessité absolue, je suis un des principaux acteur des drames qui se sont déjà joués, comme je le serai dans ceux qui se préparent.

— Le sommeil sous la pierre est un étrange sommeil, si tous ceux que nous avons perdus, en usent à votre façon.

— Nul esprit ne dort dans l'espace: le travail est plus complet pour lui que lorsqu'il était enfermé dans son corps, mais écoutez la suite de ce que j'ai à vous raconter. Je vous ai dit: — M. de L., Messieurs de Viverac père et fils sont à vos ordres, jugez plutôt. M. de L. ne peut vous refuser de vous introduire auprès de Lucien, parce qu'il est à la disposition de Mme de Viverac qui connaît toute son infamie et qui en a la preuve en main; quant à M. de Viverac pére, abandonné par M. de L., il s'empressera de faire toutes les concessions. Eh! la position de Corinne est la plus belle. Mariée à Lucien, par ordre de famille, elle ne l'aima jamais; celui-ci, comme la plupart des jeunes gens, pensa à toutes les femmes et ne pensa pas à la sienne, il y eut en peu de temps haine et querelles entre les époux. M. de Viverac père s'interposa pour mettre le calme chez ses enfants, il n'y réussit pas; d'ailleurs il était-lui même très occupé auprès d'une amie de pension de sa belle fille, Mlle Berthe Lesclars. Cette jeune fille avait été obligée, à la suite de revers commerciaux, vaillamment supportés par son père, de gagner son pain, en donnant des leçons de peinture. Corinne, son amie, pour la protéger et lui rendre service, l'avait priée de la compter au nombre de ses élèves, les leçons furent de longues, bien longues conversations, au milieu desquelles survint souvent M. de Viverac. Pas encore vieillard, les passions toujours ardentes, très-bien conservé de sa personne, le père de Lucien, fasciné par les grâces juvéniles et charmantes de Berthe, s'éprit d'elle et la courtisa fort galamment. Mme de Viverac n'y attacha aucune importance. Berthe crut voir dans cet amour le salut de sa famille, pas une minute, elle ne crût avoir affaire à un homme sans principes et sans honneur: rassurée par l'âge de son soupirant, elle lui laissa prendre des familiarités de plus en plus marquées, et M. de Viverac, très-expert en ces matières, abusa de la bonne foi de Mlle Lesclars, elle fut sa maîtresse avant qu'elle eût pris garde. Peu à peu alors, M. de Viverac se montra ce qu'il était, un cœur froid, égoïste, dur et vaniteux; il tyrannisa Berthe qui faillit plus d'une fois mourir de honte, car elle n'avait pas l'excuse de l'entraînement: elle ne pouvait avouer qu'elle n'avait pas sû, qu'elle n'avait pas voulu résister, à un homme plus que mûr: l'idée intéressée qui l'avait guidée dans la facilité qu'elle avait apportée à se rendre aux fantaisies de M. de Viverac, malgré le dévouement filial qui en faisait le fond, l'eût condamnée. Elle dut supporter les caprices de son amant et celui-ci ne les lui ménagea pas. Les relations entre les deux amies n'en ressentiront.

Berthe vint moins souvent pour ses leçons; il y eut des mots aigres-doux entre les deux jeunes femmes; enfin un jour la tempête éclata: En cela j'intervins. Depuis longtemps j'obsédais Corinne et lui dictais toutes ses pensées; je poussais à un éclat nécessaire pour consolider sa position et la rendre maîtresse absolue de tous ceux qui l'entouraient. Ce jour-là, Berthe laissa maladroitement deviner son secret: M. de Viverac, qui avait toujours observé les formes devant sa belle-fille, avait dit tout bas à Mlle Lesclars, en se retirant, qu'il l'attendrait dans une heure; Berthe était énervée, fatiguée; son amie avait été quelque peu mordante avec elle, elle répondit à haute voix: Je ne veux pas, je ne veux plus, et fondit en larmes. Il y eut un silence de quelques secondes pendant lequel le beau-père et la belle-fille s'examinèrent rapidement. Corinne comprit tout et pâle, digne, majestueuse, elle montra la porte à son beau-père; celui-ci sortit sans répliquer; la scène entre Corinne et Berthe fut des plus vives, j'attisai le feu, elles se quittèrent brouillées. La liaison de M. Viverac et de Berthe continua alors presqu'au grand jour, puis il arriva un moment ou l'esprit du séducteur se lassa d'un sentiment qui prenait beaucoup de temps, et Berthe finit par s'apercevoir qu'un amant âgé n'était pas plus constant qu'un jeune. Elle avait jusqu'alors conservé quelqu'espoir: se voyant perdue, elle écrivit à Corinne pour implorer son appui, lui demandant d'être son bon ange et de la sauver. Corinne, absorbée par ses désirs de vengeance contre son mari, ne répondit pas: deux, trois lettres suivirent plus pressantes, sans plus de succès; dans ces lettres, Berthe révélait tout l'odieux de la conduite de M. de Viverac, ces lettres pouvaient devenir des armes redoutables, je tenais, à ce que Corinne les eût en son pouvoir. Enfin, à une quatrième désolée, fixant un rendez-vous à Enghien, dans une villa que possédait une famille amie des Lesclarcs, Corinne se décida à répondre qu'elle s'y rendrait; l'heure était venue de lui livrer M. de L. La villa où Berthe attendait. Mme de Viverac était entre Enghien et Deuil, mais assez mal indiquée, et moi troublant les idées de Corinne, elle s'égara; en vain s'informa-t-elle pour retrouver sa route, elle s'informa mal et arriva à une maison isolée, sur le seuil de laquelle une vieille femme était comme en faction. Elle lui demanda Mlle Lesclars, la femme était sourde, elle sourit et s'effaça par laisser pénétrer Mme de Viverac; celle-ci se supposa chez son amie, elle entra et fut introduite mystérieusement dans un salon, sans être surprise le moins du monde de la manière d'être de la vieille femme qui lui avança un fauteuil et la quitta n'ayant pas prononcé un seul mot: elle s'assit, regarda autour d'elle, rien ne la frappa particulièrement. Ne voyant apparaître personne, elle commença à s'impatienter, se leva, ouvrit une porte qui donnait sur un vestibule, et dans ce vestibule elle aperçut un escalier; elle écouta, elle entendit des chuchotements. Je lui soufflai de gravir les marches de cet escalier, elle le fit.

Nous remercions tous nos Confrères de la presse qui ont bien voulu nous consacrer quelques lignes pour annoncer notre apparition et nous souhaiter longue vie; nous espérons en la puissance de la cause que nous voulons servir, en l'aide de nos amis invisibles et visibles en la protection divine pour mener à bien notre œuvre, Nos Confrères trouveront toujours en nous de vaillants et infatiguables champions de la vérité, de loyaux et véritables amis, prêts à tous les sacrifices pour le progrès de l'esprit humain sur cette planète.

—

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

La Chaîne Magnétique, organe bi-mensuel des sociétés magnétiques de France et de l'Etranger. Ancienne direction de M. le baron du Potet. Administrateur-gérant: M. Louis Auffinger fils, 15 rue du Four-St-Germain à Paris. Abonnements, France, un an; 6 fr. — 6 mois, 3 fr. — Europe, un an, 7 fr. — 6 mois, 3,50. Pays d'outre-mer, un an. 8 fr. — 6 mois, 4 fr.

—

Le Papillon, journal hebdomadaire. Rédacteur en chef: Mme Olympe Audouard. Administration 57 rue St-Roch. Abonnements, Paris, un an, 12 fr. Départements, un an, 13 fr. Étranger, port en sus.

—

L'Aéronaute, bulletin mensuel, direction de M. le docteur Abel Hureau de Villeneuve. Bureaux rue Lafayette 95. Abonnements: Paris, un an, 6 fr. Départements, un an, 7 fr. le numéro 0,75 centimes.

—

La Revue Spirite, journal d'études psychologiques, fondée par Allan-Kardec. Administration rue Neuve-des-Petits-Champs 5. Abonnements, France et Algérie, un an, 10 fr. Etranger, 12 fr. — Amérique et pays d'outre-mer, 14. La *Revue Spirite* paraît mensuellement du 1 au 5 de chaque mois.

—

La Vie Domestique, paraît tous les samedis. Bureaux, 14, rue de la Tour-d'Auvergne. Directeur,-Rédacteur en chef, Marc de Rossiény. Abonnements, France, 10 fr. Union-Postale, 12 fr. Autres pays. 15 fr. un an.

—

Le Phare, journal spirite et magnétique, organe mensuel. Administration, 33, quai St-Léonard, Liége. Abonnements, un an, 3 fr. Etranger, un an, 4 .fr.

—

La Lumière, revue mensuelle. Direction de Mme Lucie Grange. Administration, 75 Boulevard Montmorency. Abonnements, un an, 5 fr. 6 mois, 3 fr.

—

Le Messager, journal bi-mensuel. Administration, Boulevard de la Sauvenière 24, à Liège. Abonnements, Belgique, 3 fr. Union-Postale, 5 fr.

NOTE DE L'ADMINISTRATION

—

Nous rappelons à toutes les personnes qui s'intéressent à notre œuvre, qu'elles peuvent adresser directement le montant de leur abonnement à l'administration par un mandat-poste, afin d'éviter toute confusion dans le service.

Par la même occasion, nous prions celles qui reçoivent le Journal, et dont l'intention n'est pas de s'abonner, de vouloir bien donner l'ordre de le refuser, sans quoi nous les maintiendrions inconsciemment sur nos listes: nul n'est forcé de nous suivre, et encore moins de nous lire.

Le Gérant : ALPHONSE MOMAS.

2654 Paris. Typ. MORRIS PÈRE et FILS, rue Amelot, 64.